

## Un grand mariage à St-Maurice à la veille de la Révolution

Mgr Etienne-Charles de Loménie de Brienne, qui troquera en 1788 l'archevêché de Toulouse contre celui de Sens mieux renté, était depuis le printemps 1787 « principal ministre » de Louis XVI. C'est lui qui, vaincu par l'obstination des Parlementaires parisiens et des Notables de toute la France, lança, le 8 août 1788, la convocation des Etats Généraux pour le début de mai suivant. C'était signer la fin de l'absolutisme royal qui s'était dispensé de réunir les Etats depuis 1615. Mais dans l'opinion générale, nul ne prévoyait la Révolution, une révolution sanglante, qui se trouvait au bout de la voie dans laquelle la France s'engageait.

On ne l'imaginait surtout pas dans une petite ville de province, à St-Maurice, en Valais, où, malgré la situation humiliée qui était faite à toute la contrée sous Morge, un patriciat demeurait fort attaché à ses traditions et privilèges.

Quel n'était pas son zèle à servir dans les régiments que les Cours levaient dans le pays et dans lesquels il se consolait un peu des limites mises à ses envies politiciennes par la sujétion que le Haut-Valais continuait d'imposer au Bas en dépit des avertissements qui ne manquaient pas ! Et dans les familles aristocratiques, comme on s'appliquait à entourer les diplomates qui représentaient les souverains auprès de la République ! Mais parmi les ministres étrangers, nul n'était plus entouré que le Résident de France, qui habitait autant, sinon plus, St-Maurice que Sion.

Un mariage allait particulièrement réjouir toute cette société au début de ce mois de février 1789 où la France commençait les élections compliquées des députés aux Etats Généraux, pour lesquels le roi avait accordé au Tiers, le 27 décembre 1788, une représentation doublée.

Les registres de la paroisse de St-Sigismond à St-Maurice nous ont conservé, de ce mariage, plus que le témoignage ordinaire des actes de ce genre : nous y trouvons un écho prolongé de la solennité qui dut faire sensation dans la petite cité habituellement paisible. A lire ce texte assez prolixe, on sent que le curé a éprouvé un plaisir profond à bénir cette union, et qu'il a en quelque sorte voulu prolonger ce plaisir en lui consacrant une longue relation. Il n'était pas cependant sans prévoir que cette relation exceptionnelle pourrait lui causer quelque difficulté éventuelle ; aussi, d'avance, a-t-il tenu à s'en expliquer et à se couvrir... en précisant bien que s'il a rédigé tel acte, et en français, c'est pour se conformer aux « formalités usitées en France »...

Ce mariage était le 45e que le chanoine Cocatrix couchait dans ses grands livres depuis qu'il avait pris la direction de la paroisse. Né en 1730, Joseph-Antoine Cocatrix était entré à dix-sept ans à l'Abbaye de St-Maurice et y avait fait sa profession le 1er novembre de l'année suivante en même temps que son cousin Joseph-Henri, son aîné de quatre ans qui deviendra prieur et mourra à 57 ans. Joseph-Antoine lui aussi parcourra une carrière honorable et mourra prématurément. Prieur de Vétroz depuis 1762, il rentre en 1785 dans sa ville natale où il est installé curé de St-Sigismond le 17 avril. Qu'eût-il dit s'il lui avait été donné d'entendre Edouard Aubert parler de « ses utiles et modestes fonctions » de pasteur ? Le curé Cocatrix ne considérait sans doute pas comme de peu d'importance le poste qu'il occupait, car il paraît l'avoir reçu comme une promotion et une récompense, après l'heureuse négociation qu'il avait menée à Turin auprès du roi Victor-Amédée III, pour la cession par l'Abbaye de ses droits toujours contestés par les Challant sur la seigneurie de St-Martin de Graine dans la vallée d'Aoste ; en échange, le prince assurait à l'Abbaye une rente, puis décorait l'Abbé Schiner et ses successeurs du titre

de comte, en même temps qu'il lui donnait personnellement la grand-croix de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare, ainsi que la petite croix au chanoine Cocatrix et aux trois doyens d'âge du Chapitre abbatial (6 décembre 1782). Cette nomination décida le chanoine Cocatrix à se faire portraiturer, avec sa décoration et ses cheveux poudrés... C'est ce portrait, augmenté des annotations nécessaires, qui figure dans la galerie abbatiale. Le 12 novembre 1794, en effet, les confrères de notre chanoine-chevalier l'avaient choisi pour succéder à l'Abbé Schiner défunt, et l'Etat du Valais, qui se réservait depuis le XVI<sup>e</sup> siècle une part dans les élections abbatiales de St-Maurice comme dans les élections épiscopales de Sion, lui accordait l'investiture de ses seigneuries valaisannes le 16 décembre, non sans rechigner... Bien que ses bulles lui eussent été délivrées en juin 1795, Cocatrix n'avait point encore reçu sa bénédiction lorsqu'il se rendit, le 13 juillet, à Bagnes pour prendre possession de cette seigneurie, journée qui devait se terminer si tragiquement puisque les chevaux qui conduisaient l'équipage précipitèrent celui-ci dans la Dranse non loin de Sembrancher, au lieu dit La Monnaie, jetant dans la mort le prélat et ses compagnons de route... Il n'en fallut pas davantage pour que le caustique chanoine Jérôme Darbellay, curé de Liddes, dont la plume était aussi féconde qu'acérée, fît cette épitaphe :

Ci-gît l'Abbé Joseph-Antoine,  
Victime de sa vanité ;  
S'il eût voyagé comme un moine,  
Il serait en bonne santé.

Aubert qui rapporte ces vers, les juge « aussi dénués de poésie que de charité » et leur oppose le talent et les vertus de la victime, en particulier sa bonté. En 1835, François-Xavier Cocatrix, aspirant au baronnage, ne manquera pas de rappeler au roi Charles-Albert son oncle le comte Joseph-Antoine, comte en vertu de la concession de 1782 aux Abbés de St-Maurice... Le curé de St-Sigismond de 1789 hantait les avenues de la noblesse : dès lors nous comprenons mieux le soin qu'il mit à rédiger l'acte de mariage qui nous occupe. Mais lisons cet acte :

*Mariage de Messire Tousard d'Olbec et de Dame de Paradès Née De Nucé.  
Mis en françois suivant et avec les formalités usitées en France.*

*L'An mille sept cent quatre vingt neuf le premier jour de fevrier à quatre heures de l'après midi, après qu'il m'a été justifié de la publication des Bans sans aucune opposition dans les paroisses de St-Eustache et de St-Paul a Paris, suivant les Certificats dûement legalisés, en Datte du vingt neuf et du trente un de Decembre de l'an mille sept cent quatre vingt huit : de la liberté à contracter Mariage de Messire de Tousard d'Olbec Epoux cy-après Nommé, par Acte de Notoriété passé devant Me. Arnaud Notaire à Paris et son Confrere en datte du sept janvier mille sept cent quatre vint neuf, dûement legalisé : et du Decès de Messire Victor, Claude, Antoine de Robert Comte de Paradès, Maître de Camp de Cavalerie au Service de France, Mari en premiere Nôce de l'Epouse cy-après Nommée, enseveli en la paroisse de Nôtre Dame de l'Assomption ditte Occanaminthe Isle et Côte St-Domingue le quinze decembre mille sept cent quatre vingt quatre, par Extrait du Registre de la ditte paroisse delivré et signé par F. Fortunat Curé le dix-neuf aoust mille sept cent quatre vingt cinq, dûement legalisé, déposé pour Minute chés Me. Videl Notaire à Paris, le cinq janvier presente Année, du quel Acte Expedition delivrée le dit jour et dûement legalisé m'a été présenté... la Dispense des trois Bans en cette Parioisse et la permission de Marier les parties cy-après Nommées au jour et à l'heure qu'elles le desireroient, Accordée par Monseigneur Eveque de Sion, en datte du trente decembre Mille sept cent quatre vingt huit : j'ai Moi Sous-Signé Chanoine Regulier de l'insigne et Royale Abbaye de St-Maurice d'Agaune en Vallais, Chevalier de la Sacrée Religion et Ordre Militaire de Sts-Maurice et Lazare, Curé Plebain de St-Sigismond à St-Maurice d'Agaune,*

*Celebré selon le Rite de l'Eglise Romaine le Mariage de Messire Anne Louïs François de Tousard d'Olbec Chevalier, demeurant ordinairement à Paris Ruë du Sentier paroisse St-Eustache, fils de defunts Messire Charles Germain de Tousard Chevalier, et de Dame François Antoinette de Poittevin de la Croix : avec Dame Marie Elizabeth Marguerite De Nucé de cette paroisse d'origine et de Domicile actuel, fille de Defunts Noble et Generéux Hiacinthe De Nucé, et de Dame Marie Catherine Marclay, Veuve de Messire le Comte de Paradès cy-dessus Nommé, en presence de Messire Jean Frederic Helfflinger Resident pour Sa Majesté très Chretienne près cette Republique, Ami de l'Epoux : et de Religieux Seigneur frere Antoine Etienne Chevalier de Tousard, Commandeur de Biches et du Saussay, Capitaine au Corps Royal du Genie au Service de France, frere de l'Epoux, temoins de son Coté d'une part. de Nobles et Generéux Joseph Alphonse de Nucé Conseiller de Cette Ville et Directeur General des Postes de cette Republique, et de Charles Louis Michel de Nucé Lieutenant au Regiment Suisse Vallaisan au Service de Sa Majesté Sarde, tous deux frères de l'Epouse et temoins de son Coté d'autre part : avec toute la Noblesse de cette Ville qui les ont accompagnés et assistés à la Ceremonie, en foy de quoi j'ai signé avec les Epoux et les Temoins —*

*Jos. Ant. Cocatrix  
Curé*

*Tousard D'Olbec*

*Marie Elisabeth Marguerite de Nucé*

*(au verso :)*

*Signé en foy de l'Acte de l'autre part à défaut de place au Bas du dit Acte*

*Le Chr De Tousard  
Helfflinger*

*Joseph Alphonse De Nucé  
Charles Louis Michel De Nucé*

*(en marge :)*

*pour l'Epouse sa demeure precedente ruë des trois pavillons.*

L'époux appartenait à une famille parisienne et c'est à Paris sans doute qu'il avait rencontré la jeune veuve qu'il devait épouser. Né en 1757, il avait donc atteint déjà 32 ans lors de son mariage. Celle qui devenait sa femme était de quatre ans plus jeune, mais sa vie était déjà riche en aventures. Son père, issu d'une vieille famille originaire de Vouvry, Eugène-Hyacinthe de Nucé (1721-1775), avait été officier au Régiment de Reding en Espagne ; rentré au pays, il pratiqua le notariat et fut châtelain de Vouvry ; son mariage (1745) avec Marie-Catherine Marclay, de St-Maurice, l'attirera cependant dans cette ville où il se fera recevoir bourgeois (1751) et se fixera enfin, après la mort de son beau-père dont il hérita la ferme des Postes ; il est conseiller et vice-châtelain de St-Maurice lorsqu'il y meurt à l'âge de 54 ans. Son fils aîné, Eugène-François-Hyacinthe, lui succède dans la ferme des Postes, après avoir été capitaine en France. Le service étranger est de tradition dans la famille et deux frères du précédent servent, l'un, la France (où il périt en duel avec un Courten), l'autre, l'Espagne. Un quatrième, Joseph-Alphonse, fut aussi fermier des Postes, après son aîné, et remplit une carrière administrative, politique et judiciaire. Quant aux filles, Catherine épousa en 1776 Charles-Emanuel de Rivaz que la grâce de Marie-Louise créera chevalier de l'Empire français et celle du roi Charles-Félix comte sarde, tandis que ses concitoyens en feront à plusieurs reprises le magistrat suprême de leur République.

La cadette des demoiselles de Nucé, Marie-Elisabeth-Marguerite, née en 1761, était encore bien jeune lorsqu'entre 1775 et 1778, avait débarqué en grand équipage à St-Maurice « un jeune homme de bonne mine, qui se nommait tantôt Gauthier, tantôt comte de Paradès, mais dont personne ne pouvait dire le vrai nom, ni au juste d'où il venait... » Qu'importe ! Il s'installe, reçoit des notables l'accueil le plus empressé, remue des projets grandioses, conquiert tout le monde, fait des dupes et disparaît... On le croit mort, ce n'était qu'une



**Mme Tousard d'Olbec**  
**née Marie-Elisabeth-Marguerite de Nucé**

éclipse... A Paris, il offre au ministre de la marine de préparer une descente en Angleterre contre laquelle la France se trouve alors en guerre ; mais après bien des attermolements et des péripéties, on en arrive à soupçonner Paradès de travailler aussi pour l'Angleterre et l'espion est jeté dans un cachot de la Bastille, le 5 avril 1780... Cependant, Mlle de Nucé « à qui naguère il a promis le mariage, court à Versailles, se jette aux pieds du ministre et parvient à sauver son fiancé, qui l'épouse. Ils partent courageusement pour Saint-Domingue, où ils exploiteront un grand domaine. Hélas ! Paradès meurt des fièvres le 15 décembre 1784. » Ce roman vécu doit faire l'objet d'un ouvrage de M. Alec Gonard, à qui nous sommes redevables des indications rapportées ici sur ce curieux « chevalier d'industrie, espion et corsaire »...

Madame de Paradès rentre à Paris, où elle habite à la Rue des Trois-Pavillons dans la paroisse St-Paul. Le chevalier Tousard d'Olbec résidait ordinairement à Paris, Rue du Sentier, sur le territoire paroissial de St-Eustache. Comment rencontra-t-il la jeune veuve de Paradès, on l'ignore, mais ce sont eux qui lient leur sort devant le curé de St-Sigismond à St-Maurice le 1er février 1789, en présence de leur parenté, de Jean-Frédéric Helfflinger qui représente Louis XVI à St-Maurice depuis le 25 août précédent, et de « toute la Noblesse de cette Ville »...

Cette union fixe définitivement Tousard en Valais, à St-Maurice d'abord, où il acquit l'indigénat. La Révolution de 1798 en fera le premier secrétaire de la Chambre administrative du Valais, ce qui amènera notre personnage à habiter Sion. Le régime helvétique choisit encore Tousard pour receveur général dans le canton du Valais. Il est maintenant pleinement acclimaté, depuis surtout qu'il est devenu communier de Grône en 1801. Aussi se dresse-t-il contre les visées françaises sur le pays en 1801 et 1802. Il est même l'auteur de la protestation qu'une délégation valaisanne va porter avec lui à Berne, en février 1802, en passant par la Gemmi malgré la saison. Le mois précédent, Turreau avait mis aux arrêts, puis destitué Tousard, qu'il estimait gênant pour



**Louis-Anne-François  
Tousard d'Olbec**

ses plans. Le Valais sauva pour un temps sa liberté, car, s'il fut détaché de la République Helvétique, il demeurerait indépendant, d'une indépendance protégée il est vrai..., ce qui veut dire surveillée... Tousard retrouve son écritoire de secrétaire d'Etat et représente le Dizain de Sierre (Grône est dans ce Dizain) à la Diète valaisanne. Envoyé à Paris en 1810 avec d'autres Valaisans, il assiste à l'annexion du Valais par Napoléon sous le nom de Département du Simplon, dont il devient le directeur des Contributions et Enregistrements en 1811.

Avec la chute de l'Empire, sa carrière prend fin. Pourtant, en 1832, il publie encore une *Réponse* au libelle du chanoine Jean-Joseph Blanc, de Salvan, préfet du Collège de St-Maurice et futur prieur de l'Abbaye, qui avait pris fait et cause pour les courants nouveaux de démocratie et qui l'avait fait dans une brochure demeurée anonyme, intitulée *L'Arbre de la Liberté*.

Le chevalier Tousard d'Olbec mourut fort âgé en 1840 et fut enseveli à St-Maurice. Sa femme, octogénaire elle aussi, le suivit un an plus tard. La dalle funéraire qui porte leurs noms subsiste encore, adossée à l'église St-Sigismond, oubliée des vivants qui l'abandonnent avec les débris de sa croix brisée et couchée...

Il est vrai que M. et Mme Tousard d'Olbec ne firent pas souche en Valais, bien qu'ils aient eu quatre enfants, deux filles et deux fils, dont l'aîné, Louis (1799-1854), fit sa rhétorique dans sa ville natale en 1815-16, puis retourna en France où il fonda les Conférences de St-Vincent de Paul à Marseille, tandis que nous ignorons tout du second, Anne-Maurice-Emmanuel, né en 1807. Du moins est-il vrai que par son mariage avec Mlle de Nuccé, le chevalier Tousard d'Olbec était devenu le beau-frère du grand-bailli Charles-Emmanuel de Rivaz et le cousin de ce Louis-Grégoire de Kalbermatten à qui M. René de Preux a consacré naguère une attachante étude dans cette revue. Ce mariage le mettait en relations avec les principales familles du Valais qui allait devenir sa nouvelle patrie : Tousard la servira avec un dévouement et un courage dont l'*Histoire du Valais* de Grenat nous apporte le témoignage.

L. D. L.

# Tousard d'Olbec & de Nucé

